

## Sœur Marie Thérèse GEMY

*Asile Saint Joseph – Alexandrie Egypte*

*12 août 1944*

*Agée de 87 ans et 66 ans de vocation*

Marie Gémy naquit le 26 octobre 1858. Aînée d'une grande famille de dix enfants, entraînée irrésistible de tout le bataillon des frères et sœurs, et compagne inséparable de son papa avec lequel elle arpente les collines parfumées de lavande, de Marseille à la Sainte-Baume, la petite fille accuse très vite une personnalité rare et une nature d'une extrême richesse.

Elle a l'esprit vif, la répartie prompte et le cœur chaud des filles de Provence ... Son imagination est exubérante : n'a-t-elle pas monté, à elle toute seule, un guignol dont elle a improvisé décors, costumes et acteurs ? - De la piété ? Oui, mais sans exagération sentimentale ... Marie trouve que son institutrice prolonge un peu trop ses stations à l'église, mais elle a, sans bien savoir pourquoi, un immense amour pour... Saint Joseph.

Est-ce au bon Saint, patron du Séminaire, que la jeune fille dut la grâce de sa vocation ? L'histoire ne le dit pas, mais nous assure en revanche que Marie, tout en étant bien décidée à se donner au bon Dieu, s'était jurée de ne jamais être « Sœur de Saint Vincent de Paul ». Elle en rencontrait souvent des filles de la Charité dans les rues de Marseille... Comme elles étaient chargées les pauvres Sœurs ! Comme ils avaient l'air insupportables ces troupeaux de mioches qu'elles traînaient derrière elles ! Et cet habit aux plis si lourds sous la lourde chaleur des soirs d'été ! ... Et cet échafaudage de linge empesé battant au mistral... Claquant à la tramontane, qu'elles portent sur la tête ! ... « Non, non, mon Père, envoyez- moi où vous voudrez, mais pas là !... - Et pourtant, mon enfant, c'est là que le bon Dieu vous veut. Là, et non ailleurs, affirme le bon père Franciscain, confident de son âme. » Sur cette assurance, avec la décision qui la caractérisa toujours et bien qu'elle n'eût pas vingt ans, Marie Gémy décida de partir.

A sa sortie du Séminaire, elle est placée à l'Orphelinat agricole dépendant de l'Hôpital de Riom.

Premières années un peu dures mais si formatrices ! A vingt ans, la petite Sœur se voit confier le soin des grands orphelins, et elle doit passer des journées entières dans les champs avec ces gaillards plus grands qu'elle. Elle les domine cependant par sa dignité et son sérieux et n'aura jamais à se plaindre du moindre du manque de respect, si bien même qu'un jour, le grand vent lui ayant enlevé sa cornette, c'est à reculons et les yeux baissés qu'un de

ses gars la lui rapporta. Les journées sont rudes : en été, il faut partir avant le jour, et c'est pourquoi la petite Sœur Gémy prend vaillamment l'habitude de se lever à trois heures pour ne rien perdre de son oraison. En hiver, cette provençale, amie des cigales et du soleil, devra se frayer un chemin dans la neige alors qu'à l'horizon le clair de lune glace la silhouette hallucinante et blanche des Monts d'Auvergne.

Elle demande l'Etranger et s'embarque à Marseille après avoir reçu la bénédiction de son vieux papa qui l'accompagne jusqu'au bateau, tandis que sa mère, fâchée depuis le départ de sa fille, refuse de venir au Vieux Port l'embrasser une dernière fois. Brisée d'émotion, au moment où le vaisseau lève l'ancre et quand disparaît à l'horizon Notre-Darne de la Garde, la pauvre petite perd connaissance ; mais c'est cependant une énergique et souriante petite Sœur Rosalie qui arrive à l'Orphelinat Saint-Joseph de Beyrouth. Bientôt, elle se met à tout : ateliers, chant, vestiaire, théâtre ... etc. Les travaux les plus rudes sont ses préférences : à la buanderie, les draps et les plus grosses pièces sont son lot. Elle aime cette vie de dévouement humble et caché et sa désolation est extrême quand elle est choisie pour prendre la direction de la maison de Ras-Beyrouth.

Elle y est accueillie par cette phrase lapidaire d'une bonne ancienne : « Si vous êtes bonne, nous serons bonnes ... Si vous ne l'êtes pas, nous ne le serons pas non plus », Mais, Ras-Beyrouth ne sera qu'un répit. Bientôt une charge plus lourde lui est confiée : la maison des Enfants Trouvés d'Alexandrie. Avant de quitter Beyrouth, elle s'agenouille auprès du lit d'agonie de ma Sœur Gélas qui la regardant de ses yeux profonds lui murmure dans une souille : « Allez à Alexandrie... Vous y ferez beaucoup de bien ». Elle devait demeurer quarante-sept ans aux Enfants Trouvés sans jamais oublier cette assurance de la fondatrice de la Province.

Que va-t-elle donc trouver à Moharrem-Bey où, depuis quelques années, a été transportée l'œuvre des Enfants abandonnés ? ... A cette époque lointaine, le quartier était un désert. Quelques maisons parsemées au milieu des sables ... aucun moyen de communication avec la ville. Les bâtiments de l'œuvre ? Quelques baraques en bois dans lesquelles croupissent des enfants couverts de teigne, et, à l'unanimité, atteints d'ophtalmie. Aucune hygiène. La toilette de ces teigneux se fait à l'aide d'une unique serviette, la même pour tous ! Les bébés sont en nourrice et la mortalité est effrayante parmi eux. Aucune ressource fixe : trente francs dans la bourse et un gros passif à liquider. Tout est à réformer, à recréer, à réorganiser.

Les Sœurs anciennes se souviennent encore de ces temps héroïques et n'en parlent qu'avec épouvante.

Ce même sentiment d'épouvante saisit jusqu'à l'angoisse ma Sœur Gémy devant la grandeur de la tâche qui va être la sienne : « Je n'avais qu'un désir, raconte-t-elle : me sauver pour ne plus voir cette maison qui n'était que désordre et malpropreté ... »

Cependant, petit à petit, lentement, tout s'organise, tout change de face ... au prix de quels efforts, de quel héroïsme quotidien, on le devine. Tout au long de quarante cinq années de labeur tenace et patient, se construiront de beaux, de solides édifices qui seront bientôt : la Crèche ... l'Orphelinat des garçons ... l'Orphelinat des filles. Dès les premières années on élève hardiment, et on ouvre ... timidement, une école externe, car jusque-là les locaux réservés à cette œuvre ne comportaient qu'une chambre pour l'hiver ... qu'un gros arbre à l'ombre épaisse pour l'été. Bientôt l'école comptera 1000 élèves. On y adjoindra un atelier de repassage dont les revenus, joints à ceux de l'Externat, feront vivre de longues années les milliers de bébés confiés à la charité chrétienne. Et la chapelle ? Ah ! Comme il a fallu l'attendre la chapelle. « Petites Sœurs, disaient parfois les anciennes aux nouvelles venues, ici, à la chambre, c'était la chapelle ; au fond, juste contre la cheminée qui monte de la cuisine, il y avait le confessionnal. La chaleur était suffocante. Le bon Père devait s'éventer sans arrêt. On transformait chaque samedi la salle d'asile en chapelle pour le grand public. On enlevait les cloisons ... on transportait les bancs et les chaises ... Quel branle-bas !...

Mais les bâtiments, jeunes et vieux, étaient vivants, pleins d'animation, d'entrain, de jeunesse. On y sentait ma Sœur Gémy chez elle, dans son domaine qu'elle tenait bien en mains et qu'elle gouvernait avec prudence et sagesse. Elle aimait ses enfants d'un amour large, compréhensif, illimité. Pourquoi, disait-elle, un enfant élevé dans un orphelinat se perd-il si souvent, dans la suite ? Parce qu'il n'a pas connu la chaude affection de la famille. Il a été élevé en série, plante sans racine qui subira toutes les influences ». La grande préoccupation de ma Sœur Gémy sera bien moins de construire que d'être « Mère » au sens le plus profond et le plus beau du mot. Ses enfants sentiront qu'ils ont un chez eux, une famille, un recours possible. Que de démarches, de sollicitations pour tirer celui-ci d'un mauvais pas, pour faire aboutir telle demande d'emploi ! ... Elle va de son pas large et sûr, arpente les rues, monte les étages, sonne aux demeures des riches, se fait solliciteuse pour « ses enfants ». « Nos Sœurs, dit-elle parfois les larmes aux yeux, quand je pense qu'ils n'ont rien, ni nom, ni nationalité, ni souvenir ... rien » !...

Certains trouvent parfois son indulgence excessive. Elle ferme facilement les yeux sur les fredaines de ses garçons. Malheur à la Sœur inexpérimentée qui vient sans cesse porter plainte à leur sujet ! Elle n'a guère de crédit à espérer auprès de ma Sœur Gémy. Circonspecte et prudente, elle ne raconte jamais

les petites histoires des uns et des autres, ne tolère pas qu'on en fasse les frais de la récréation : « Leur réputation est leur seul bien, nos Sœurs. Sachons le leur garder" !

Aussi quel culte lui ont voué ses garçons ! Quand ils s'éloignent, ils écrivent souvent et leurs lettres redisent à l'envi leur attachement à la maison qui les a élevés et dont ils ont la nostalgie. En 1914, en 1940, nombreux furent les engagés volontaires parmi les anciens, et nombreuses aussi les citations magnifiques.

De mère qu'elle était, ma Sœur Gémy devint bien vite "grand'mère". Ses petits ménages sont pour elle l'objet d'une sollicitude de tous les instants. Viennent-ils à tomber dans la gêne ou le besoin... ? Après les avoir largement pourvus de meubles et de linge, elle les aide à vivre dans les passes difficiles.

Parfois, il est vrai, on essaie de lui prouver pertinemment que tel ou tel abuse. Elle reste sceptique, et si la preuve est convaincante elle n'en continue pas moins... en se cachant un peu - :« Dieu me rend autant et même plus que je ne donne, s'excuse-t-elle ». Et cela est si vrai !

« Je me souviens, raconte une Sœur, qu'une année ayant été chargée d'organiser un arbre de Noël pour nos marins, on me donna une somme tellement supérieure à celle que j'implorais, que j'en eus presque honte et j'hésitais à en parler à ma Sœur. Comme je la connaissais mal ! Sa bourse était complètement vide à ce moment, mais sans l'ombre d'un regret, elle se réjouit avec moi de cette splendide offrande qui allait nous permettre de gâter merveilleusement nos pauvres petits marins ».

C'est que ma Sœur Gémy a le cœur assez large pour aimer d'un même amour ses enfants internes et externes ; elle a la même lucide compréhension des besoins des uns et des autres et le talent de donner à chacun ce dont, précisément, il a besoin. Aussi va-t-on à elle en toute confiance : on sait bien qu'elle ne craindra jamais de se déranger, le cas fût-il grave ou non. Qu'il s'agisse d'une affaire délicate, d'empêcher un mariage désastreux, de faire administrer un mourant, c'est à elle, toujours à elle que l'on a recours. On reste confondu devant l'œuvre prodigieuse accomplie par ma Sœur Gémy durant les quarante-cinq années qu'elle resta à la tête de cette maison et l'extraordinaire influence que sa puissante personnalité avait su acquérir dans les milieux les plus divers.

Elle était, du reste, servie dans cet incessant labeur par un tempérament particulièrement bien équilibré et sain. Sa sobriété était proverbiale : jamais de viande ... quelques légumes cuits à l'eau. Quand la journée avait été particulièrement dure et pénible elle disait seulement :  
« Moi, fatiguée ? Allons donc ! Une bonne nuit rétablira l'équilibre et demain je serai prête à recommencer ».

Cette volonté si bien trempée la portait à prendre toujours pour elle le plus dur dans les travaux communs : sa cotte troussée, son vieux tablier de ménage énergiquement attaché, elle était le chef de toutes les expéditions, qu'il s'agisse de partir en guerre contre punaises et chauves-souris ... de plaquer les cornettes en plein soleil ou de déménager lits ou tables de classe.

Cette volonté était au service d'une intelligence supérieure. Elle était vraiment « chef » et c'était une joie, une sécurité que de « servir » sous ses ordres. Elle avait une vue claire et lucide des questions les plus complexes qu'elle dominait immédiatement et dont elle pesait de prime abord le pour et le contre.

Ce jugement d'ensemble posé, elle descendait minutieusement dans les détails les plus infimes n'en livrant aucun au hasard, ne se laissant jamais absorber ou distraire par leur futilité et ne les considérant qu'en fonction du tout dont ils dépendaient. C'est ainsi qu'elle avait très rarement à revenir sur une décision prise et que l'on avait toujours avantage à suivre ses conseils. Elle ne se déroba pas quand se présentait quelque cas épineux : « J'invoque alors le Saint-Esprit, avouait-elle, et puis je m'exécute ».

Cette claire intelligence se doublait d'une débordante imagination, une imagination méridionale active, constructive, à la manière de Saint Vincent. Elle donnait l'impression de diriger avec aisance et sans peine sa maison si lourde, aux œuvres écrasantes, et multiples. Au milieu des difficultés les plus complexes, elle se mouvait sans bruit, sans paroles inutiles, accueillant avec la même sérénité d'âme et de visage les plus lourds soucis et les plus graves confidences.

Une nature médiocre aurait eu quelque droit de se complaire devant l'œuvre réalisée. Mais combien ce sentiment lui resta toujours étranger ! « Moi, je n'ai rien fait, affirmait-elle avec la plus entière bonne foi. Ce sont les vieux amis de jadis qui ont tout le mérite : M. Khoury, M. Richin, Sœur Isabelle. Je n'ai jamais été qu'un pauvre instrument."

Cette humilité foncière la portait à douter trop souvent de ses capacités, lui faisait fréquemment demander conseil à ses inférieurs, et c'était dans cette âme un mélange admirable de conception hardie et de profonde défiance d'elle-même. Elle avait horreur de tout ce qui rappelait la réclame, le tapage du monde. « Ne faisons pas parler de nous, nos Sœurs. Travaillons pour le bon Dieu, tout seul dans l'ombre et le silence ». Aussi ce fut un drame quand, en 1932, en reconnaissance, des éminents services rendus à la cause française, le Gouvernement voulut la décorer de la Légion d'Honneur. Elle fut sincèrement furieuse des félicitations reçues en l'occurrence et il ne fallut

jamais lui parler d'une cérémonie pour la remise la croix. En fin de compte le Consul dut se contenter de lui remettre chez lui, dans son bureau, avec une seule compagne comme témoin, le joyau au ruban couleur de sang. Et ma Sœur Gémy de rire de bon cœur, quelques jours après, en lisant dans le Petit Marseillais le récit romancé de sa décoration : « cérémonie sensationnelle, annonçait le petit Journal de Provence, présidée par un amiral tandis qu'une compagnie de marins français rendait les honneurs au récipiendaire ». On n'est pas pour rien de Marseille. A la rédaction du Petit Marseillais !

Si ma Sœur Gémy voulait très solennelle les distributions de prix à l'Externat, si elle n'épargnait rien pour donner aux pièces qu'on y jouait un éclat extraordinaire, sa place de cérémonie était dans les coulisses pour les changements de décor, les accessoires, les costumes. « Ma Sœur, Monsieur le Consul vient d'arriver ; il faudrait aller le recevoir ». Et ma Sœur Gémy allait recevoir, avec une courtoisie parfaite le représentant de la France ; puis une fois achevée la petite corvée de politesse, elle reprenait sa place dans la poussière et la chaleur torride des coulisses où elle ruisselait.

Cette façon d'agir semblait un réflexe quasi spontané de sa nature. Surnaturellement naturelle, et naturellement surnaturelle, rien ne sentait en elle la vertu austère et l'effort. Elle était entièrement donnée, entièrement dépouillée de tout ce qui est recherche personnelle. Sa pauvreté était absolue. Ce qu'elle possédait remplissait à peine un rayon de son armoire. Comme ameublement de bureau une mauvaise table ... une méchante petite corbeille à papiers : « Gare à vous, si vous me la changez », menaçait-elle parfois en souriant ! Ce détachement des biens d'ici-bas ! Elle engloutit toute sa fortune dans les fondations de la maison, elle l'étendait à toutes les satisfactions du cœur, à ses relations avec sa famille qui lui était restée très attachée et à laquelle ses compagnes devaient parfois donner de ses nouvelles.

Cette austérité ne l'empêchait pas d'être maternelle avec ses sœurs. Elle l'était à sa manière virile et forte. Elle avait su créer autour d'elle un climat de confiance et d'absolue sécurité morale : dans son office, et dans la mesure où cela ne gênait pas les autres, chacune était libre de lui soumettre les initiatives les plus hardies. Trop défiante d'elle même pour être autoritaire, elle n'en souffrait pas moins profondément quand on agissait vis à vis d'elle avec indépendance et désinvolture. Sa grande droiture, son absolue simplicité ne lui laissaient pas soupçonner le mensonge ou la duplicité : "Ma Sœur, on vous roule, lui disaient ses compagnes. - Allons, allons, il ne faut pas toujours voir le mal partout », répondait-elle. Et elle continuait, impénitente et meilleure que jamais.

" Je connais peu de Sœur Servantes qui gouvernent aussi bien leur monde avec moins de paroles et qui soient aussi surnaturelles », disait le Père Heudre en parlant ma Sœur Gémy. Et c'était vrai.

A Moharrem Bey la Règle était parfaitement observée. Jamais on ne manquait au lever de quatre heures, et jusqu'à la fin de sa vie la Sœur Servante, même dans les périodes les plus occupées, était ponctuelle à présider les exercices, conférences, lectures, répétitions d'oraison, etc. Il émanait d'elle une paix, une sérénité qui rendait très douce la vie de Communauté.

Où puisait-elle cette constance et cette vaillance dans la vertu ? Sa piété était toute de foi solide, austère, dénuée de consolation sensible. Une grande réserve en voilait au dehors les manifestations sensibles. "Votre Sœur Servante n'a pas l'air si pieuse qu'on le dit", assurait un jour, très maladroitement, une compagne d'une autre maison. Et cette assertion de révolter toute la petite communauté de Moharrem Bey !

Pas pieuse, leur Sœur Servante ? Il ne fallait pas, pour oser l'affirmer, avoir entendu ses répétitions d'oraison dans lesquelles transparaissait son âme, une âme très simple, mais imprégnée de surnaturel, aimant Dieu d'un amour très pur, très ardent, très sincère. Il ne fallait pas l'avoir vue à l'œuvre, ne vivant que de foi, marchant généreuse et toute donnée dans la voie obscure des délaissements et de la souffrance intime : « Il y a des âmes qui sont bien heureuses, confiait-elle parfois : Dieu se rend sensible à elles ... A moi, jamais ! Et ses yeux étaient pleins de larmes ! Mais elle n'en continuait pas moins à aller à Dieu tout droit, sans retour sur elle-même.

Son grand amour fut aussi Saint Joseph, l'humble, le silencieux, à qui elle garda toujours l'extraordinaire dévotion de sa petite enfance. Elle lui confiait ses enfants, ses soucis d'argent, ses innombrables difficultés, et il arrangeait tout. Pendant les alertes, alors que dans les réfectoires étaient entassés les enfants tremblant de tous leurs membres sous les éclatements terrifiants des bombes et de la D. C. A. jaillit de son cœur cette oraison jaculatoire qui devint la prière des longues nuits de guerre : « Saint Joseph qui, avait délivré l'Enfant Jésus des fureurs d'Hérode, sauvez-nous ! »

C'est qu'en effet, la pauvre maison était au premier plan du danger. Dans la nuit du 7 au 8 juin 1941, au cours d'un bombardement de cinq heures, une énorme torpille tomba sur l'atelier de repassage, en face du bâtiment principal. Outre cette bâtisse inutilisable et dont les autorités militaires vinrent abattre les pans de murs, l'Externat, la Communauté, la chapelle, la Crèche avaient beaucoup souffert : cloisons, vitres, portes, toitures, tout était défoncé, souillé, pulvérisé. Il fallait cependant que vivent 300 enfants dans ces ruines. Dès le lendemain du sinistre, ma Sœur Gémy organisait à nouveau

sa maison dans les décombres : « Je la revois encore, dit une Sœur, faisant transformer en séchoir la terrasse de la classe enfantine, tandis qu'elle venait d'installer la crèche dans les sous-sols de l'internat. Elle dirigeait ses ouvriers pour la construction d'un escalier de bois, assignait à chacun sa tâche dans ce grand bouleversement et bien loin de l'abattre, les innombrables difficultés semblaient stimuler ses facultés. Jamais ! Elle n'avait été plus lucide, et elle avait alors 84 ans ! »

Ce fut bien autre chose lorsque, quelques jours après, une seconde bombe jeta la panique du côté de l'Internat. Tout près de la gare, l'immeuble était très particulièrement visé : il fallait évacuer. Les filles partirent dans une maison, de campagne ... les garçons chez les Dames de Sion, et les bébés furent emportés au Caire. « Ma Sœur organisa tout, dit une Sœur, puis, quand le dernier berceau blanc eut franchi la porte, elle alla s'asseoir toute seule à une fenêtre d'où elle pouvait voir passer le train. De la portière du wagon, où dormaient tranquilles nos quarante poupons, nous la vîmes pleurer et nous dire adieu. C'était son cœur qu'on lui arrachait. Mais malgré cette dispersion, elle fit tous ses efforts pour conserver l'intimité de la vie de famille. Chaque matin, la messe de cinq heures et demie réunissait « les Sœurs des villages » comme nous appelions nos compagnes éloignées et, avant de reprendre l'auto qui ramenait chacune des ouvrières du bon Dieu à leur poste, ma Sœur tenait à nous recevoir toutes en particulier, nous disait un mot d'encouragement, tranchait nos difficultés ... plus que jamais était le « chef » de sa vaillante petite troupe dispersée et unie." Cependant l'heure de l'épreuve allait sonner, d'autant plus terrible pour elle qu'elle était inattendue.

Les Supérieurs provinciaux estimant que des circonstances aussi exceptionnelles nécessitaient une autorité plus jeune décidèrent de la remplacer à la tête de sa maison. Le malheur voulut que, par suite d'un retard de courrier, elle apprit la chose par hasard et sans ménagement. Le choc fut profond, douloureux : "Je me sens un cœur de vingt ans, disait-elle, et jamais ma tête n'a été aussi lucide ... J'aurais été si heureuse de reconstruire, et de m'en aller, mon œuvre faite ... » Et ses compagnes pleuraient de la voir pleurer. La voyant abattue, le démon en profita pour la tenter par son côté faible, la défiance exagérée d'elle-même et la jeta dans une angoisse qu'elle comparait aux affres de l'agonie. Cette déposition lui parut de la part de ses Supérieurs un blâme de toute son œuvre, un blâme de toute sa vie. Condamnée par les hommes, sans nul doute, elle le serait par Dieu, et dans les ténèbres, sa foi vaillante chancelait, ébranlée jusque dans ses fondements.

Ce fut une période extrêmement pénible, non seulement pour la pauvre âme tourmentée, mais pour tout son entourage ; elle souffrit et fit souffrir. Et

cependant, Dieu qui voit seul le fond des cœurs fut seul aussi témoin des renoncements quotidiens, des efforts silencieux de chaque instant pour accepter la volonté divine, des victoires remportées sur l'impétuosité d'une nature pour laquelle l'inaction forcée était un supplice. Cette non-utilisation des forces vives qu'elle sentait encore bouillonner en elle, et surtout la séparation d'avec les enfants qu'elle avait tant aimés durant sa longue vie, furent le plus dur de son sacrifice. Sa vue lui interdisait toute lecture, tout travail de couture ... elle était trop peu mystique pour passer des heures entières à la chapelle ... Alors, elle se créa d'humbles occupations qui lui donnaient l'illusion d'être encore bonne à quelque chose : épluchage des légumes à la cuisine, surveillance des ménages.

Un beau jour elle se découvrit un emploi à la buanderie, et dès lors passa ses journées entières à plier de longues pièces de linge. Cela la sauva d'elle-même. Mais elle avait trop présumé de ses forces épuisées et de son cœur, son pauvre cœur de 86 ans qui avait tant battu pour les pauvres.

De longues crises douloureuses vinrent peu à peu à bout de cet organisme incroyablement résistant et révélèrent le fond de son âme. Plus de dix fois, elle arriva aux confins de la mort, aspirant de tout son être à l'union sans retour avec son Bien Aimé ... Plus de dix fois, son tempérament de fer reprenait le dessus et elle se rétablissait, gardant' chaque fois, plus profonde, la nostalgie de ce qu'elle avait entrevu.

Elle est partie au soir du 12 août, à l'issue d'une crise comme les autres, tout simplement, sans phrases, et, malgré les larmes de tout son entourage, au fond des cœurs sourdait une profonde allégresse à la pensée qu'elle voyait Celui qu'elle avait tant désiré.